

Québec français

Le Crime d'Ovide Plouffe / Roger Lemelin, *Le Crime d'Ovide Plouffe*, Québec, ETR, 1982, 500 p.

Maurice Arguin

Le monologue au Québec
Number 49, March 1983

URI: id.erudit.org/iderudit/55423ac

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arguin, M. (1983). Le Crime d'Ovide Plouffe / Roger Lemelin, *Le Crime d'Ovide Plouffe*, Québec, ETR, 1982, 500 p.. *Québec français*, (49), 13–13.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online. [<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>]



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research. www.erudit.org

Le Crime d'Ovide Plouffe

Samedi midi, le dernier Lemelin dans mon sac de provisions... Je feuillette quelques pages, une autre... Souper en vitesse, je poursuis. Deux heures du matin, terminé. Une histoire mouvementée, des personnages et un écrivain familiers.

Le Crime d'Ovide Plouffe développe un fait divers que Régis Tremblay rappelle dans sa critique parue dans *le Soleil* du 27 novembre 1982.

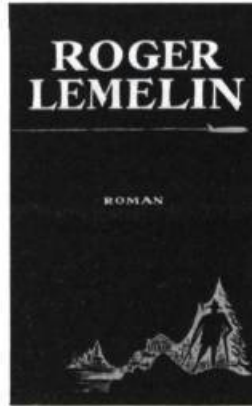
« Roger Lemelin s'est largement inspiré de l'écrasement d'un avion à Sault-au-Cochon, sur la côte de Beauport, en septembre 1949. Cette tragédie fit 23 morts parmi lesquels une femme, l'épouse d'Albert Guay, ce dernier reconnu coupable de cet attentat unique dans l'histoire canadienne ».

Ce roman, c'est aussi et surtout la suite des *Plouffe*, dont l'intrigue s'achevait en 1945, avec l'éclatement de la famille et de la paroisse, l'évolution des mœurs, les soubresauts du nationalisme traditionnel. La famille Plouffe, Lemelin l'avait noté, c'était le Québec en proie à des secousses brutales :

« Le navire *Plouffe*, parmi tant d'autres sombrait, et l'équipage, hébété par la violence des éléments, ne bougeait pas et attendait la fin en silence » (*Les Plouffe*, Paris, Flammarion, 1955, p. 298).

Ce fait divers de 1949 projette les personnages dans le tourbillon de la grève de l'amiante qui allait cristalliser les changements sociaux précurseurs de la révolution tranquille. Le drame se relie bien à la prédiction de Joséphine, à la suite du mariage d'Ovide l'aliéné et de Rita la coquette : « Ça va finir par un malheur ».

Lemelin nous présente certes quelques nouveaux personnages, Pacifique Berthet et Marie Jourdan, deux Français, mais ils n'ont de sens qu'à travers les *Plouffe*. Fidèle à ses personnages, le romancier reprend aussi certains de ses thèmes de prédilection. Ainsi Joséphine, la mère, demeure un élément central, l'incarnation de la continuité. Par elle, la famille



retrouve, le temps d'un drame, sa cohésion et son unité, sa dimension de valeur.

Cette valeur-refuge est toujours aussi ambivalente : si la famille protège, elle étouffe. Dans *les Plouffe*, Ovide constatait : « On est forcé d'être des enfants toute sa vie » (p. 102). Aujourd'hui, il se plaint « comme le petit garçon qu'il était toujours resté » (p. 327). La religion aussi est une valeur-refuge. Comme dans *les Plouffe*, Ovide se réfugie au monastère. De la même façon, Pierre Boisjoly s'était blotti derrière la porte du séminaire pour fuir une réalité qu'il ne pouvait plus affronter.

Des valeurs-refuges on passe à l'aliénation, surtout patente dans le cas d'Ovide, un rêveur tenté par l'action, comme Pierre Boisjoly, mais foncièrement étranger au monde qui l'entoure. Il n'était pas nécessaire que le narrateur s'acharne à le comparer à Don Quichotte pour que le lecteur comprenne.

L'argent constitue un autre thème que reprend Lemelin : la privation d'argent, dans *Au pied de la Pente douce* ; l'attrait de l'argent dans *les Plouffe* ; le mépris de l'argent dans *Pierre le magnifique* ; le pouvoir de l'argent dans *le Crime d'Ovide Plouffe*. À titre d'exemple, rappelons que, dans *les Plouffe*, Ovide rêvait déjà de couvrir Rita d'argent : « Ovide, victorieux, s'imaginait déjà au bras d'une Rita Toulouse conquise à jamais, et se voyait pavant de billets de dix dollars le plancher de la cuisine familiale » (p. 266). La formule se lit ainsi en 1982 :

« Prépare-toi à une vie trépidante de voyages et de découvertes, prépare-toi aux joies dont je t'ai toujours privée. Attends ma nouvelle carrière, j'y ferai au bas mot vingt-cinq mille dollars par année » (p. 75).

Tout en faisant revivre *les Plouffe* et en réanimant certains de ses thèmes de prédilection, Lemelin rend compte d'une évolution sensible des valeurs, des mentalités et des mœurs, en cette période d'après-guerre : le nombre de femmes au travail qui s'accroît, une plus grande liberté sexuelle, la laïcisation progressive de la société, l'émergence d'un nouveau syndicalisme...

Au plan formel, on retrouve dans *le Crime d'Ovide Plouffe* le meilleur et le pire de Lemelin, qui n'est ni un styliste ni un technicien. Au besoin, l'intrigue progresse à coups de théâtre. Par exemple, l'évasion d'Ovide Plouffe et la page blanche expédiée par Berthet à Mgr Folbèche sont de la même venue que la mort de la grand-mère Letellier et la conversation entre le grand Dick et Yvon Letellier surprise par Pierre, au Café Bleu, dans *Pierre le magnifique*. Dans les deux romans, on retrouve une enquête menée par les pseudo-détectives Pierre Boisjoly et Denis Boucher. Aussi bien être franc, Lemelin n'a ni passé ni avenir dans le roman policier.

Un autre tic agaçant de Lemelin réapparaît dans son dernier roman : il s'agit du personnage de la belle et évanescence jeune fille qui vient bouleverser la vie du héros : Lise, dans *Au pied de la Pente douce*, que se disputent Denis Boucher et Jean Colin ; Fernande, dans *Pierre le magnifique*, coincée entre Denis Boucher et Pierre Boisjoly qui renonce à sa vocation après l'avoir seulement entrevue ; Marie Jourdan, à la vue de laquelle Ovide s'évanouit, qui deviendra la maîtresse de Guillaume. Il y a aussi ces réminiscences littéraires qui semblent toujours sortir au bon moment d'un fichier automatique.

Toutefois ces nombreuses lacunes, ajoutées aux constructions parfois boiteuses et aux nombreuses fautes, ne sauraient faire oublier le sens de l'observation, la verve, l'humour de Lemelin. Certains personnages, dont Ovide et Napoléon, sont attachants ou pittoresques, comme le père Gédéon. Certains passages, par exemple l'évocation de la marche matinale de Maurice Duplessis, son entrevue avec le père Gédéon, sont savoureux et bien rendus.

Bref, on peut trouver beaucoup de raisons pour n'aimer ni Lemelin ni son dernier roman. À l'inverse, on peut comprendre que 50 000 exemplaires de *Crime d'Ovide Plouffe* se soient enlevés en criant lapin, comme des petits pains chauds. Quant à moi, j'ai trouvé un livre à prix modique et j'avoue avoir eu du plaisir à lire une bonne histoire et à retrouver des personnages en qui tout le monde peut se reconnaître. Un roman populaire, à prix populaire. Et pourquoi pas ?

Maurice ARGUIN

¹ Roger LEMELIN, *le Crime d'Ovide Plouffe*, Québec, ETR, [1982], 500 p.